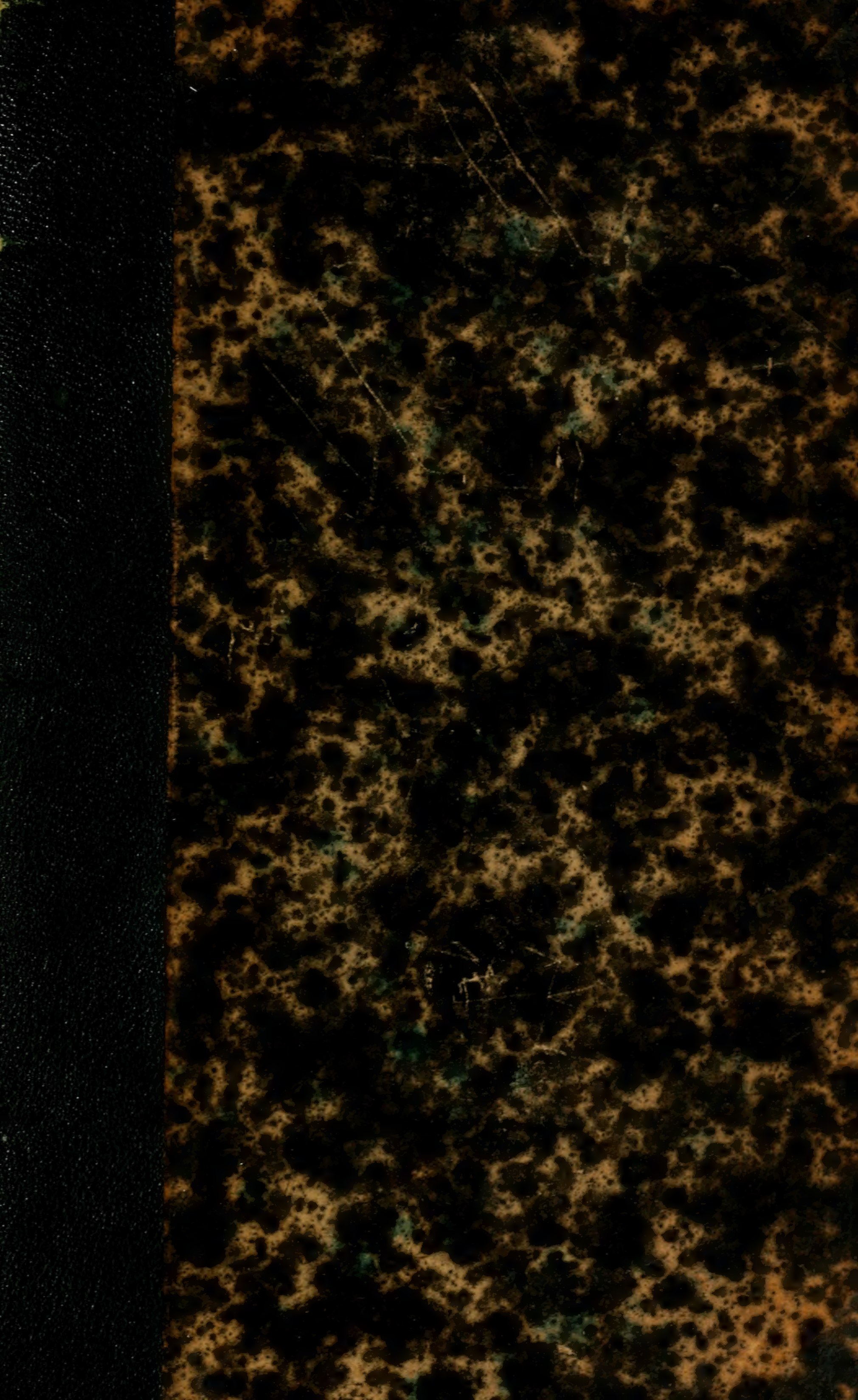
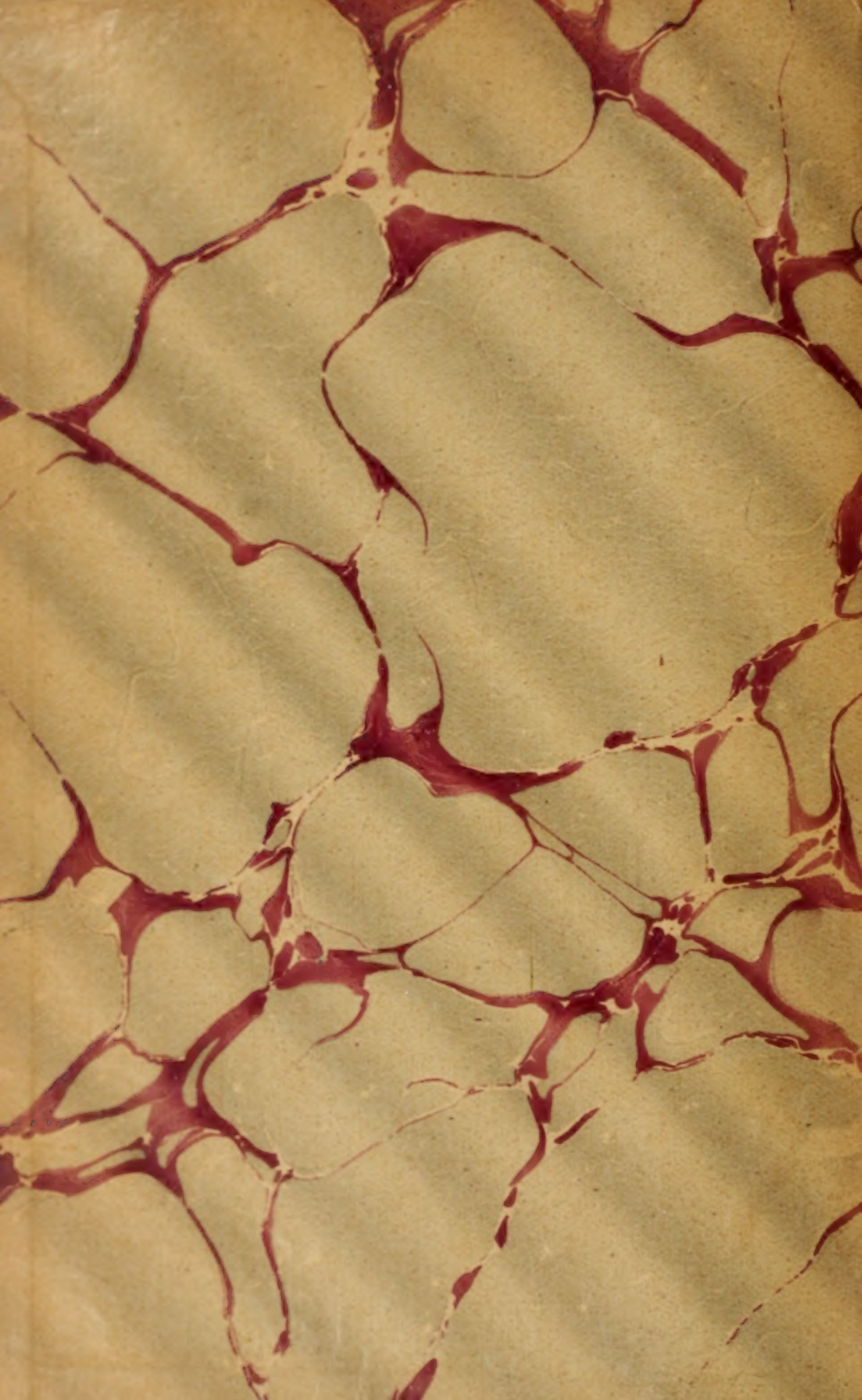
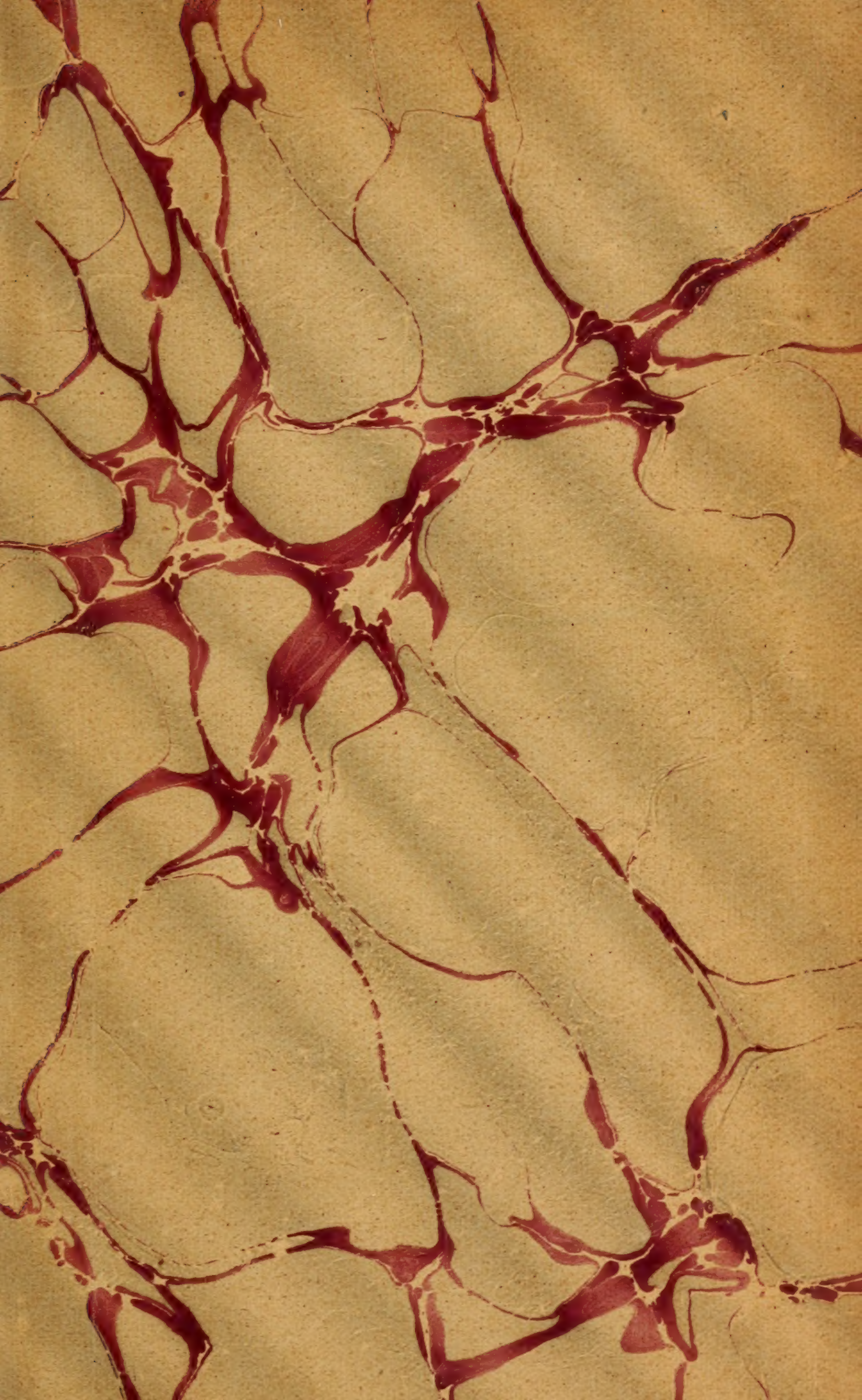






LA BEAUTÉ DE VIVRE

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format in-18°

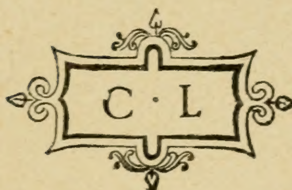
LA MAISON DE L'ENFANCE *(Ouvrage couronné par l'Académie française)*. . . . . 1 vol.

IMPRIMERIE CHAIX, PARIS. — 21496-10-99. — (Encre Lorilleux).

LA BEAUTÉ DE VIVRE

PAR

FERNAND GREGH



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
3, RUE AUBER, 3

Les poèmes qu'on va lire sont rangés, à peu de chose près, selon leur ordre chronologique. Grâce à cet ordre, l'auteur souhaiterait qu'on voulût bien voir dans ce livre quelque chose comme l'histoire de trois années de sa vie, de la vie d'*un* homme.

Après avoir, presque enfant encore, rêvé la vie, il a vécu. Il a travaillé, voyagé, pensé, aimé, souffert; il a connu de grandes joies et des tristesses profondes, la fierté de l'œuvre accomplie, l'émotion des beaux paysages, l'inquiétude civique, la passion, la maladie. Il n'a pas éprouvé toujours la joie de vivre, il

en a toujours senti la beauté. Il lui a paru que la vie, qui n'était pas toujours une bonne chose, en tout cas en était une belle, — et peut-être, par cela même, qu'on pouvait espérer qu'elle était bonne en définitive.

C'est ce que veut exprimer ce livre, ce que son titre peut résumer.

Mars 1900.

F. G.

VOILES SUR LA MER

VOILES SUR LA MER

Je me suis éveillé dès l'aurore; la mer
Se creusait en grondant au vaste vent amer,
Et le soleil montait des flots, brillant et triste.
Je souffrais. Cette angoisse étrange qui persiste
En mon âme, depuis le grand chagrin lointain,
Hélas! s'était levée avec moi, ce matin.
— J'ai regardé de la maison la mer houleuse;
Des voiles frissonnaient dans l'aurore frileuse,
Des marins lentement relevaient leur filet.
Toute la pêche vive au soleil ruisselait :

C'était, clairs reflets d'eaux, écume, éclairs d'écailles,
Comme un chalut d'argent aux merveilleuses mailles.
Et devant ces pêcheurs, j'ai songé, plein d'ennui :
Ils sont partis hier, ils ont passé la nuit
Sur les vagues, dans le suroît qui faisait rage,
Ils ont lutté toute la nuit contre l'orage...
Et maintenant, les yeux aveuglés par l'embrun,
Flagellés par les flots sous leur lourd ciré brun,
Les mains gourdes, lassés par l'attente nocturne,
Ils font sans fin le même geste taciturne
De tirer le filet tout visqueux de poissons
Ou de haler la ligne aux sanglants hameçons.
A sa place, les doigts meurtris, vaille que vaille,
Les pieds dans l'affreux sang rose, chacun travaille,
Morne, les yeux pleurant des larmes de sommeil,
Sous l'éblouissement douloureux du soleil.
Puis, à l'heure immobile où la mer apaisée
Flamboie et chauffe ainsi qu'une plaque embrasée,
Après un long labeur rude, et peut-être vain,
Tout brisés de fatigue, ayant soif, ayant faim,

En hâte, assis parmi des voilures souillées,
Ils vont manger le pain avec des mains mouillées
Et boire à la bouteille enfouie en un coin,
Chancelants, ruisselants, sordides... Et de loin,
Dans les moutonnements, sous la voile qui penche
Et saute sur les flots, souple au vent, toute blanche,
Traînant le grand filet qu'argente l'Orient,
Ils forment sur la mer un beau groupe riant !
— Et j'ai pensé : Va, sois comme eux. Travaille, souffre,
Lutte sans fin, perdu dans la vie, autre gouffre,
Plus profond que la mer et plus mystérieux ;
Souffleté par l'écume éparse, ayant aux yeux
Ces gouttes d'eau salée aussi que sont les larmes,
A travers les regrets du port et les alarmes,
Relevant, d'un effort lassé, ton front tombant
Parfois sur l'aviron trop lourd, rame à ton banc ;
Tends la voile rugueuse au souffle de l'abîme,
Ramène en tes filets, médiocre ou sublime,
La part de pêche que les vagues te feront ;
Gagne ton pain amer aux sueurs de ton front,

Romps-le hâtivement avec tes mains rougies,
Enivre-toi fiévreux dans tes brèves orgies
De vin épais, d'amour ou d'orgueil : mange, bois
Comme les autres, vis comme les autres, sois
Comme eux, souillé, tremblant, morne, hâve, hébété...
— Mais que tout cela fasse au loin de la beauté !

1897.

NOSTALGIE

NOSTALGIE

O Grenade, vers toi toujours, las de l'hiver,
Mes désirs vont en nostalgique promenade,
Ville aux beaux toits serrés et rouges, ô Grenade
Qui mûris au soleil comme un fruit entr'ouvert !

Ardent regret ! Tandis qu'ici l'hiver sordide
Souffle ses vents glacés et neige dans la nuit,
Là-bas, au grand soleil moresque, se poursuit
Toujours, toujours, la vie indolente et splendide.

Toujours, au flanc de son coteau, l'Albaÿcin
Creuse les trous crayeux où dorment ses gitanes,
Et l'Alhambra toujours, auprès des vieux platanes,
Écoute le jet d'eau pleurer dans le bassin.

Toujours les mendiants avec des mots bizarres
Égrènent des *Ave* sans fin, par dix fois dix;
Toujours, près des torrents qui mènent à Guadix,
Vibre, quand vient le soir, le bourdon des guitares.

Dolorès danse, au coin de la bouche une fleur,
Avec des bruits de doigts et des gestes de hanche;
Des lévriers aboient, fous, à la lune blanche
Qui tremble dans l'azur nacré par la chaleur.

La trompe sonne au loin le relais de la mule;
Un bruit clair de grelots tinte au delà du pont;
L'écho dans la montagne à l'infini répond,
Et toute la nuit bleue alors tintinnabule...

O vivre là, cueillir aux bois les citrons doux,
Dormir parmi les lauriers-roses, sous les palmes,
Ou, les yeux demi-clos, voir les horizons calmes
Flamboyer aux rayons des midis andalous ;

Et, du Généralife aux terrasses paisibles
Où dans l'azur verdoient les cônes des cyprès,
Immobile, écoutant chanter les ruisseaux frais
Que l'on entend par les jardins fuir invisibles,

Sierra, te contempler, ô neigeuse Sierra,
Couronne blanche, au front des monts bleus éternelle,
Toi dont Janvier accroît la neige et met en elle
La soudaine fraîcheur dont Juin s'éventera !

O vivre là, parmi des fleurs aux noms étranges,
Sous les cieux africains que réclame mon sang,
Près des myrtes d'où l'ombre odorante descend,
En buvant le jus tiède et doré des oranges !

— Beaux matins éclatants, routes au grand soleil,
Poudreuses sous les pieds des mules pomponnées;
Œillades, fandangos, chants des après-dînées,
Nuits légères qu'à peine interrompt le sommeil :

Soleil sur les glaciers, sublime paysage,
Neige et fleurs, orangers, rochers, divin décor,
Pics d'argent incrustés sur une plaine d'or,
Beauté des cheveux blancs sur un jeune visage,

Oh ! là-bas, devant vous, mon âme revivrait !...
— Noir Paris qui me tiens et qu'en rêvant j'oublie,
Je te bénis pourtant avec mélancolie :
Les rêves sont plus beaux où se mêle un regret !

Janvier 1897.

HEURES

COURTISANES

Courtisanes, en vous l'Amour a ses prêtresses ;
Votre nom charme encor l'univers, et l'emplit ;
Les héros sont toujours enchaînés par vos tresses,
Et le bonheur des rois dépend de votre lit.

Vos gestes sont légers, indolents et superbes,
Et vos yeux sont profonds, et vos pieds sont dansants ;
Vos corps souples se ploient comme de grandes herbes,
Vos robes autour d'eux tournent comme un encens.

On vous tient dans l'opprobre à l'écart de la vie ;
Le pauvre en vous voyant se sent plein de courroux ;
La matrone, de loin, vous jette un œil d'envie,
Et le sage en grondant se détourne de vous.

Mais toujours les soupirs des adolescents tristes
Montent vers vous, aux soirs de juin chauds et fiévreux,
Quand vous passez, traînant les songes des artistes
Et les regrets chenus des vieillards amoureux ;

Les soupirs longs et forts et doux des jeunes hommes.
Dont le sang prompt s'irrite aux parfums d'alentour,
Et qui voudraient cueillir vos seins comme des pommes,
Et hument dans l'odeur de vos jupes l'amour !

Janvier 1897.

SOUPIR

Mes vers, vous irez seuls vers la belle Italie,
Au pays de folie et de mélancolie.

Regardant fuir au loin votre essor envié,
Moi, je reste captif du morne Janvier.

Vous irez au pays du soleil et des fièvres,
Où le baiser sonore abonde sur les lèvres ;

Où fleurit, sous les cieux pâlissants de chaleur,
Aux grèves de l'Arno la Ville de la Fleur.

Saluez-la, pour un que tient la nostalgie
De sa grâce, aux lointains de mon rêve surgie.

Dites-lui que son nom me fait plein de langueur,
Et que je pleure et meurs, son désir dans le cœur.

Puis, vers la ville illustre assise aux Sept Collines
Sur l'éternelle foi des phrases sibyllines,

Volez vers la cité sublime où le destin
Planta la croix du Christ sur le signum latin,

Vers la triple cité qu'en s'étonnant on nomme,
Invisibles oiseaux, mes vers, volez vers Rome!

Dites-lui que son nom est toujours le plus beau,
Qu'on se tait devant lui comme au seuil d'un tombeau,

Et qu'elle est le sépulcre élu du sort bizarre
D'où toujours ressuscite un éternel Lazare!

Puis, mes oiseaux, volez, dispersez-vous, pillez
Les fleurs des vieux jardins du Tibre; éparpillez

Sur les magnolias et sur les fleurs d'oranges,
Sur le lys, l'azalée aux nuances étranges,

Et la rose enlacée au balcon des villas,
Votre vol ivre et radieux et jamais las !

Et pour que mon année en soit toute odorante,
Comme autrefois fit la colombe à l'arche errante,

Au poète songeur exilé dans l'hiver
Portez tout le printemps avec le rameau vert !

17 Janvier 1897.

LOIN, LA-BAS...

La mer! elle était bleue et grise et verte encore,
Et nous avons couru follement vers les vagues,
En trébuchant parmi les galets, sur les algues,
Dans les trous où l'eau froide et claire au soir se dore...

Tête nue et riant à la brise salée
Qui fouettait nos cheveux et qui mordait nos lèvres,
Nous avons déployé notre âme au vent des rêves,
Comme on largue au suroît la voile déroulée.

Au souffle des désirs fougueux, au vent arrière
Elle est partie, elle a fui blanche vers le large ;
Petite voile au loin traînant un long sillage,
Elle a fui dans le soir, notre âme aventurière.

Elle a cinglé vers vous, lointaines Amériques,
Ports fabuleux, vermeils sous les aurores jaunes,
Où le vent du matin brise aux marches des môles
Des flots bleus irisés de nuances féeriques;

Loin, là-bas, par delà le million des lieues,
Aux pays où la nuit tremble d'autres étoiles.
Où les lames des mers, sous des cieux chauds et pâles,
Bercent sur leur azur des rives aussi bleues;

Où, comme les héros des histoires magiques,
On vit pieds nus, heureux à jamais, sous les palmes;
— Où l'on peut regarder la mer, sans que des larmes
Montent soudainement dans les yeux nostalgiques...

Pâques 1897.

RENTRÉE DANS LE PASSÉ

O retours! bruit des pas sonores sur les dalles
Qui fait se réveiller dans les lointaines salles,
Par les grands corridors pleins de miroirs ternis,
La palpitation des échos infinis!
Silences murmurants des chambres longtemps closes,
Bouquets oubliés là jadis, touffes de roses
Dont la lente agonie invisible a jonché
Le parquet d'un vol bleu de feuilles, et penché
Vers les pétales morts aux odorants vestiges,
Sèche, au bord du vieux vase, une gerbe de tiges.

O poussières dormant un vagabond sommeil
Qui gravitent sans fin dans les rais du soleil !
O joie, avant d'ouvrir les volets dans le lierre,
De heurter au passage en l'ombre familière
Les meubles demeurés à la place d'antan,
De reconnaître encor tous les bruits qu'on entend,
De se sentir parmi d'humbles choses qu'on aime !
O doux étonnement de trouver tout le même,
De songer que pendant l'absence, au gré des jours,
Rien ne s'est passé là que le temps... O retours !
Retours, départs, instants profonds, étranges heures,
Changements infinis, saisons de nos demeures !
O douceurs, je défaille à vous sentir ce soir,
Près de l'âtre où la nuit proche m'a fait asseoir,
Où le feu de l'hiver croule en rouges décombres,
Flotter, m'envelopper vaguement dans les ombres !
Et comme la poussière aux remous abondants
Qui m'entre dans la bouche et craque sous mes dents,
Comme l'amer parfum de ces roses en touffe,
Tout le passé me prend à la gorge, et m'étouffe !

Avril 1897.

PRINTEMPS

Avril est revenu, portant dans ses mains frêles
Des branches de lilas avec des tourterelles ;

Des nids chantent cachés sous les aristoloches,
Il passe dans l'azur des ailes et des cloches.

Les femmes qui s'en vont le long des sentes vertes
Laissent tomber les fleurs de leurs mains entr'ouvertes,

Pour suivre au fond du ciel, les yeux vagues, sans trêves,
Le vol entrecroisé des oiseaux et des rêves.

Les bois profonds sont pleins de couples solitaires :
Ils marchent, souriant à de tendres mystères,

Ou s'arrêtent, les yeux mi-clos de somnolence,
Pour écouter au loin bourdonner le silence.

Leurs doigts distraitement effeuillent des corolles,
Leur gorge où bat leur cœur arrête leurs paroles ;

Ils ont soif à leur tour des antiques délices...
Les bois sont pleins d'amants sous les branches complices !

Avril 1897

LE RETOUR

LE RETOUR

Je te revois, Maison de ma tristesse! — O joie!
L'an qui passa rapide entre nous deux, Maison,
M'apporta dans son vol, du fond de l'horizon,
Des lauriers, et ces fleurs dont la gerbe rougeoie :

Rouges roses d'Amour dont la bouche éclatante
Épanouit le rire odorant, du plaisir;
Lauriers tant espérés qui lassaient mon désir,
Et qui semblent encor plus beaux, après l'attente!

J'ai couronné mon front des feuilles toujours vertes
Dont la caresse m'est plus douce encor cent fois
Que le frémissement de roses sous mes doigts,
Et des boutons, pareils aux gorges découvertes.

Je reviens aujourd'hui, pensif comme naguère,
Rêveur toujours, penchant mon front même rieur.
Mais le cœur plein d'un grand soleil intérieur,
Comme un héros qu'exalte un souvenir de guerre.

Car, ô Maison, pendant qu'ici tu dormais close,
J'ai livré la bataille au destin, j'ai vaincu ;
Tout le rêve qui me hantait, je l'ai vécu ;
Je vais dans la lumière et dans l'apothéose.

Car toutes les fiertés et toutes les ivresses
Ont succédé, mon âme, à tes maux ; tour à tour
J'ai connu tes baisers les plus fougueux, Amour,
Et, Gloire ! la douceur de tes graves caresses.

Les heures de l'angoisse et des larmes sont mortes !
Salut, Maison ! Je suis plein de joie et d'orgueil.
Vous que sur mon ennui, jadis, plus lourd qu'un deuil
Je fermais, — je vous rouvre en chantant, vieilles portes !

*
* *

Les gonds font en tournant, comme avec nonchalance,
Toujours le même bruit plaintif et tout rouillé ;
Puis, les vastes battants ouverts, au parc mouillé
C'est le soleil et l'ombre bleue et le silence.

La futaie a toujours ses obliques allées
Où le gravier blanc crie et roule sous les pas ;
Et les fleurs des gazons que la faux ne mord pas
Bercent toujours au vent leurs gerbes emmêlées.

Et toujours vibre au parc, strident et monotone,
Bruit d'or que semble y faire en dansant le soleil,
Le doux bourdonnement des insectes, pareil
Au bruit d'un vieux rouet, loin, très loin, qui chantonne.

Et toi surtout, et toi, Maison de la famille,
Ton ardoise moussue et grise rit dans l'air
Toujours, et les ramiers y posent leur vol clair,
Dans un grand tourbillon d'ailes qui s'éparpille.

Les branches que mes mains à ton faîte ont croisées,
Comme on orne un vieux front d'un bouquet de printemps,
Toujours, de leurs rameaux verts, au vent palpitants,
Voilent le doux regard des profondes croisées.

Et cachée à demi dans les aristoloches,
Toujours, sereine et grave, et fléchissante un peu,
Aux frais matins d'Avril tu baignes dans l'air bleu,
Avec, autour de toi, tout un essaim de cloches!

Même le vent fleuri qui coulait dans la chambre
Quand j'ai poussé, parmi les roses, les volets,
Apportait, avec des parfums et des reflets,
Une feuille jaunie où survivait Novembre...

J'éveille en tous les coins de l'ombre vénérable
Un écho qui répond à mon pas familier ;
Le passé vit encor que je crus oublier,
Et tout, dans la maison solitaire, est semblable.



Et pourtant tu n'es plus, Maison, celle qui m'aime !
Et malgré la bonté tranquille de l'accueil,
Je sens comme une absence imprévue à ton seuil ;
Et tu n'es pas changée, — et tu n'es plus la même !

Il manque à ton silence, à tes rumeurs joyeuses,
Aux murmures du vent dans tes lierres épais,
Aux mille échos qui font frémir ta vaste paix,
Il manque comme un bruit d'ailes mytérieuses.

Et sous le toit toujours amical, où la rose
Monte vermeille autour des balcons vermoulus,
Comme si tes grands yeux ouverts ne voyaient plus,
Il manque à ton regard infini quelque chose.

Il manque à ton regard où la douceur persiste
Le rêve qu'autrefois y mettait mon ennui ;
Il manque à ton silence épars le vague bruit
Des désirs bourdonnant au fond d'une âme triste.

Et je suis trop joyeux pour ta sereine humblesse,
Maison, et mon orgueil est trop nouveau pour toi,
Je ne suis plus l'enfant qu'attendait le vieux toit,
Et sur le seuil le pas de mon bonheur te blesse.

Et dans les fleurs, sur le perron verdi de mousse,
J'hésite malgré moi, longtemps silencieux...
Seul sous le bleu sourire indéfini des cieux,
Je sens comme une main vague qui me repousse.

Avril 1897.

TRISTESSES

TRISTESSE

Tu es, ce soir, insatiable de tes larmes,
O songeur ! Qu'as-tu donc à pleurer si longtemps ?
Quel grand chagrin te fait sangloter, et quels charmes
Préférer ta tristesse à la nuit de printemps ?

Écoute ! Il fait du vent dans les arbres et l'ombre ;
C'est un vent qui fleurit les lèvres, en glissant,
Qui caressa des lys et des roses sans nombre
Avant de caresser la bouche du passant.

Viens-t'en le respirer sous les ramures douces
Qui balancent la lune au visage changeant :
Tu t'étendras dans le silence, sur les mousses,
Et tu verras trembler les peupliers d'argent.

Viens, viens ! Il est aussi, dehors, de la tristesse,
Puisque ce soir tu veux t'enivrer de tes pleurs.
Pourquoi ne regarder que ton âme sans cesse ?
Contemple aussi la nuit qui l'égale en pâleurs.

Viens, ne reste pas là, rêvant à trop de choses,
Viens, ne soupire plus comme un adolescent,
Le vent a caressé des roses en passant,
Viens respirer l'odeur des plus lointaines roses.

Mai 1897.

IL EST DES NUITS...

Il est des nuits de pleurs vagues où l'on s'accoude
Sous la lumière étroite et pâle de la lampe,
Où, le front dans la main, longuement on écoute
La musique du sang bourdonner dans la tempe.

On pèse son destin comme un riche son or ;
Et l'on se sent comblé de joie, et sans espoir ;
Et longtemps dans la nuit on pleure, sans savoir
Si c'est de trop de peine ou de trop de bonheur.

Il est d'étranges nuits où je souffre de vivre,
Où je ne trouve plus de plaisir qu'à pleurer,
Où l'infini n'emplirait pas mon âme avide,
Où pourtant je ne sais quoi même désirer...

Ces nuits-là, je mourrais d'une immense douceur
Si dans l'ombre, à pas doux, quelque femme inconnue
Venait et me fermait les yeux de sa main nue,
Et mettait sur ma bouche un long baiser, un seul...

Juin 1897.

SAGESSE

Tout trompe, ambition, amour; et l'âme vraie
Va et vient au milieu de tous ces bonheurs faux,
Ainsi qu'un moissonneur qui, du clair de la faux,
Coupe un peu de froment parmi des champs d'ivraie.

Tout trompe! — Et si demain, pourtant, quelque enfant douce
Me promet du regard un facile bonheur,
Je jetterai la faux du grave moissonneur
Pour la suivre dans l'ombre aux taillis pleins de mousse.

Tout trompe! — Et si demain, pourtant, la gloire frôle
Mon front, vers les épis courbés, de son vol clair,
Pour la voir peu à peu s'évanouir dans l'air,
Je tournerai longtemps la tête sur l'épaule...

Juin 1897.

NOCTURNE

J'ai regardé longtemps des cygnes dans la nuit.
Ils nageaient, vaguement lumineux, sans un bruit.
A peine l'eau glissait le long des plumes douces,
Et montait par moments ou baissait dans les mousses.
Le beau lac ondulait paisible sous leur flanc,
Et paraissait dans l'ombre un grand miroir tremblant.
Ils allaient, par la nuit et l'eau, blancs et funèbres;
On eût cru voir des nefs d'argent dans les ténèbres.
Quand un souffle plus frais caressait le lac mort
Et défaillait parmi les grands iris du bord,

L'eau noire, reflétant la claire nuit sans voiles,
Déferlait dans les fleurs tout un reflux d'étoiles.
Parfois, ainsi qu'un bras mystérieux et blanc,
Un cou plongeait, élargissant un cercle lent
Qui ridait le miroir du lac, jusqu'à la grève;
Et l'un d'entre eux jetait un sanglot, comme en rêve.
On eût dit, à travers la pâle obscurité,
Aux bords d'un Styx profond ou d'un sombre Léthé,
Sous un doux ciel de limbe où tremblaient mille flammes,
On eût dit une attente étrange et blanche d'âmes.

Juin 1897.

PLUIE

Lente nuit de juillet pluvieuse ! J'écoute
La pluie au loin tomber dans l'ombre goutte à goutte...
Un vent humide et frais agite les rameaux.
Tous les chiens se sont tus dans les lointains hameaux.
Tous les parfums du jour sont morts sous les feuillées :
On ne sent que l'odeur des verdures mouillées.
O douceur, ô mystère immense de la nuit !
Pas une étoile au ciel ; nul chant, nul pas, nul bruit.
Seulement, sur un fond d'indéfinis murmures,

L'égouttement léger de la pluie aux ramures.
La terre est un jardin clos et silencieux,
Un bosquet sombre et tiède endormi sous les cieux,
Où rien ne vit, sinon le bruit doux et sans nombre
Des gouttes que la pluie éparpille dans l'ombre…

Juillet 1897.

MATIN D'ÉTÉ

Beau jour d'été qui nais dans l'azur et les roses,
Tu ne m'apportes rien pour consoler ma peine :
Mon âme ne croit plus à l'amitié des choses,
Et s'est faite étrangère afin d'être sereine.

Beau jour bleu de juillet que la chaleur fait pâle,
C'est en vain que ta joie au ciel éclate et chante.
Que me fait la douceur de ton immense opale?
Je sais trop que la vie est menteuse et méchante.

Beau jour, tu me seras sans douceur et sans joie :
Verse à d'autres ton vent fleuri qui les enivre!
Mon âme depuis trop longtemps sous l'ennui ploie
Pour qu'un peu de vent frais qui passe l'en délivre ;

Trop ancien dans ma vie est le chagrin de vivre...

Juillet 1897.

SURSAUT

Arrière, ennuis, chagrins, anxiétés, douleurs,
Doutes surtout, arrière!
Je veux suivre au hasard mon âme aventurière,
Qui marche devant moi, les cheveux ceints de fleurs!

Et j'irai jusqu'au bout de la route inconnue
Que m'indique sa main,
Sur le pont chancelant de brouillard et de nue
Qu'hier jette à demain.

Il ne sera pas dit que le sort m'ait vaincu !
Je relève la tête,
Je cours vers le combat comme vers une fête.
Qu'on dise, si je meurs : « Qu'importe, il a vécu ! »

Mystérieux Destin, tu n'es pas le plus fort ;
Debout, je te défie :
Tout homme, s'il le veut, est maître de son sort,
Et chacun fait sa vie !

Juillet 1897.

PASSÉ

PASSÉ

Voici la mer, voici la baie,
Et voici l'immense horizon ;
Voici la porte et la maison,
Et le chemin vert, et la haie

C'est ici que je fus l'enfant
A l'âme crédule et ravie,
Qui s'était figuré la vie
Un long voyage triomphant.

Oui, voilà bien les voiles blanches
Traînant les filets coutumiers,
Et sur les pentes les pommiers
Qui bercent la mer dans leurs branches.

Mais je sens un subtil chagrin :
Ce ne sont plus les mêmes choses ;
On m'a changé l'odeur des roses
Et les couleurs du ciel marin.

Est-ce ici vraiment que mon âme,
Par les soirs glorieux et lents,
A connu ces naïfs élans
Vers la renommée et la femme?

Où sont les amours d'autrefois,
Les ardeurs et les indolences,
Et les baisers et les silences,
Et les doigts enlacés aux doigts ;

Les tiges vertes qu'on mordille,
La tête détournée un peu,
En écoutant mourir l'aveu
Aux lèvres d'une jeune fille?

Où sont les larmes de bonheur
Qui me venaient devant les vagues?
Où sont les tendres chagrins vagues
Que rythmait un lointain sonneur,

Quand jusqu'à moi, parmi les roches
Qui moutonnent près du musoir,
Avec le vent fleuri du soir
Arrivait le son clair des cloches?

— Mais où sont les jours de jadis,
Les jours d'avant les jours d'épreuve,
Où pour mon âme toute neuve
La terre était un paradis?

O doux rêve enfantin du monde
Qui jadis m'émerveillais tant,
Qui faisais tout soir éclatant,
Toute chose grande et profonde,

O rêve ingénu de beauté
Qui par un étrange mystère
Donnais aux choses de la terre
Comme un aspect d'éternité,

Dois-je donc te pleurer sans trêve,
Quand je me souviens, plein d'émoi?
Es-tu mort à jamais pour moi,
O magnifique et lointain rêve?

Ne te retrouverai-je pas
Un jour, plus tard, bientôt peut-être,
S'il est vrai que je dois renaître
Après les douleurs d'ici-bas,

Aux lieux de rêve et de chimère
Que l'esprit ne peut concevoir,
Mais où chacun garde l'espoir
D'aller, après la vie amère,

Là-haut où sans pleurs, sans regret,
Dans la lumière et l'harmonie,
Justement la joie infinie,
Le bonheur éternel serait

De revivre, loin d'où nous sommes,
Purs et bons, enfants à nouveau,
— Pleins du souvenir triste et beau
D'avoir jadis été des hommes !

Juillet 1897.

VEILLÉE

VEILLÉE

Que de nuits, que de nuits déjà tu as passées,
Songeur, à t'enivrer sans fin de tes pensées,
A tracer au hasard des mots, des mots, des mots!
Hélas! que ne dors-tu pour t'éveiller dispos
Demain, fort et joyeux, sans fatigue et sans fièvres,
Pour sentir abondante et fraîche sur tes lèvres,
La vie entre tes dents fondre comme un beau fruit!
Mais quoi! tu vas rêver encore dans la nuit,

Demi-nu, frissonnant, sans voir que l'heure passe,
Et demain ta journée en sera toute lasse...
Poètes! sous ce nom de gloire au bruit altier,
Un grand instinct nous force à nous sacrifier;
Mais ne nous plaignons pas de nos tâches sublimes :
Nous sommes des élus et non pas des victimes!
Dût le labeur trop tôt nous conduire à la mort,
N'accusons pas, si dur qu'il semble, notre sort :
Il est grand de mourir inconnu, solitaire,
Pour laisser un peu plus de beauté sur la terre.
Qui d'ailleurs a percé les secrets d'ici-bas?
Mourir? Qu'en savons-nous? Non, nous ne mourrons pas!
Car après nous, sans fin, les choses éternelles
Que nous chantions vivront encore, et nous en elles.
Et nous serons des morts, mais non pas des absents;
Et peut-être qu'un soir de juillet, des passants,
Dans vingt siècles, cueillant des fleurs fraîches écloses,
Respireront notre âme en un bouquet de roses,
Et qu'une belle enfant amoureuse, en pâmant,
Baisera notre bouche aux lèvres de l'amant

Comme nos corps mêlés à la terre profonde,
Nos âmes revivront dans la beauté du monde,
Dans les flots de la mer, dans les bois, dans les vents,
Et morts, nous serons plus vivants que les vivants!

Septembre 1897.

AUTOMNES

LE SOIR TOMBE...

Le soir tombe parfois comme un caillou dans l'eau :
Le ciel lointain en est éclaboussé d'étoiles;
Le soir tombe parfois comme, avec un sanglot,
Sur mer, un oiseau las s'abat au haut des voiles.

Le soir tombe parfois ainsi qu'un grand vent tombe,
En laissant dans l'air vague une douce stupeur ;
Le soir tombe comme la pierre d'une tombe,
Sur un silence plein de frissons et de peur.

Le soir faible et charmant tombe, comme une femme
Qui dans les bras aimés glisse en fermant les yeux ;
Le soir désespéré tombe, pareil à l'âme
Qui ne peut plus gravir les durs sentiers des cieux.

Le soir tombe ainsi qu'une plume de colombe,
Léger, en tournoyant lentement dans l'azur :
Le soir tombe, le soir tombe, le grand soir tombe,
Précipité du ciel comme un archange obscur !

Octobre 1897.

BRUMES

Voici venir Novembre aux brumeuses soirées!
Déjà la feuille plonge au fond des eaux moirées,
Et le vert crépuscule avec lenteur allume
Une étoile fiévreuse et pâle dans la brume.
Brume d'Automne en pleurs sous les noires ramées!
Longs brouillards bleus, vapeurs ondoyantes, fumées
Mélancoliques où s'enroule le vent triste,
Tournoiement vague et doux qui dans le soir persiste
Longtemps, longtemps après la lumière agonie...
Brumes, rêves rêvés par l'âme indéfinie

De l'eau pâle, de l'eau triste comme une femme,
Molles brumes, sortez de l'eau comme d'une âme!
— Et vous aussi, sortez de moi, montez en foule,
Mes rêves! Mêlez-vous à la brume qui roule
Dans l'ombre où tour à tour le vent s'élève et tombe;
O mes rêves, sortez de l'âme qui succombe
Comme le soir, à la tristesse, et que pénètre
Avec le vent le doux chagrin immense d'être...
O mes rêves, montez, flottez à la surface
De mon âme, ce soir, qui recule et s'efface
Peu à peu de la vie affreuse et de deuils pleine,
Comme le lac, ce soir, s'efface de la plaine;
Mêlez-vous au brouillard qui tournoie et qui fume;
O mes rêves, sortez de moi comme une brume!

Novembre 1897

FIN D'AUTOMNE

Mélancoliques jeux, mystérieux délires
Dans l'aube et dans le soir,
Les derniers jours d'automne ont la douceur des lyres
Qu'on entend sans les voir.

Ils sont tristes et lents comme un chant monotone
Qui ne peut s'achever ;
Ils sont là devant nous ; notre regard s'étonne,
Nous croyons les rêver.

Une gloire de brume enveloppe les choses,
Toute couleur s'éteint ;
Autour des rameaux nus et des dernières roses
Il tremble du lointain.

Le monde noie, au fond d'une extase physique,
Ses contours hasardeux ;
La lumière parfois y semble la musique,
Silences toutes deux.

Octobre 1897.

RENCONTRE

Tristesse, au fond du soir d'Automne où ton visage
Semble un des lys penchants que tu portes sans doute,
Voici que je te trouve encor sur mon passage,
Au milieu de la route!

La Joie, hélas! m'avait souri : j'avais laissé
Ta robe solitaire à l'angle des chemins :
Mais tu pris dans les bois un sentier effacé,
Et tu me tends les mains!

Tu me tends tes deux mains toutes maigres et pâles,
Tu viens à moi pleurante en disant des mots vagues,
Et tes pleurs sur tes doigts sont de lourdes opales
A d'invisibles bagues.

Pourquoi tendre tes mains vers mes mains? avec moi
Vas-tu donc une fois de plus te fiancer,
Et ces anneaux pâlis de tes pleurs, à mon doigt
Veux-tu donc les passer?

Ah! pourtant je t'avais dit adieu, voyageuse
Que tous les carrefours font surgir, morne et belle,
Devant mes pas, statue en pleurs, pâle et songeuse,
Ma compagne éternelle!

Toi qui n'étonnes plus mes regards maintenant,
Qui marques tous les soirs la halte à mon destin,
Mais que j'ai rencontrée à mon premier tournant,
Dès mon premier matin.

Viens, viens ! Je n'ai pas peur de ton étreinte en larmes,
Ta bouche par ma bouche est toujours accueillie ;
Tes baisers tout mouillés de pleurs ont les doux charmes
Des roses sous la pluie.

Tes lèvres au silence inviolable et cher
En baisant mon front grave ont d'humides douceurs,
Et plus que les bras froids des amantes de chair
Tes bras sont enlaceurs.

Tristesse, magnanime et pâle et douce amie,
O toi que j'attendais, ô toi qu'on dit funeste,
Viens ! depuis trop longtemps mon âme est endormie.
Éveille-la d'un geste !

Octobre 1897.

MÉDITATION

MÉDITATION

Il est tard, je suis seul, je suis las ; et pourtant
Je rêve dans la nuit sans fin, calme, content.
Pourquoi ? Qu'est-ce que j'ai sur la terre ? Qui donc,
Hormis celle au doux cœur qui de soi m'a fait don,
Qui donc, lorsque je souffre, en ces jours soucieux
Où vivre fait monter les larmes à mes yeux,
Penche vers ma souffrance un fraternel souci ?
Quel est le sens de tout ceci ? Que fais-je ici
Plutôt qu'ailleurs, ce jour plutôt qu'hier ? Pourquoi
Ne suis-je point un autre, et plus heureux que moi ?

Pourquoi ne suis-je pas resté le calme enfant
Qui rêvait en silence un destin triomphant?
Pourquoi la vie enfin qui n'est pas le bonheur?...
A mon tour, après tant d'autres, humble glaneur,
J'ai glané dans les champs de l'Art et de l'Amour,
Grands déserts : je suis pauvre ainsi qu'au premier jour.
J'ai glané des baisers, j'ai glané de l'orgueil,
Mais peu de joie, hélas! mêlée à plus de deuil
Qu'au départ, où j'avais du moins l'espoir encor!
Et pourtant je ne maudis pas l'antique sort,
Vieux joug, doux d'être usé, sous quoi nous nous courbons,
Ni les hommes, trop douloureux pour être bons,
Ni Dieu même, le seul vrai coupable, s'il est...
Pourquoi? — Parce que tout, en me blessant, me plaît
Étrangement, absurdement, infiniment;
Que j'aime ma tristesse avec un cœur d'amant,
Que le regret pour moi vaut mieux que le désir,
Que je m'étourdis mieux de pleurs que de plaisir,
Que j'ai perdu l'antique instinct de l'animal,
Que tout m'enivre enfin, même en me faisant mal!

Parce que d'un amour où se mêle un remord,
Au lieu de détourner mon âme de la mort,
J'aime jusqu'à ces maux dont je voudrais guérir,
Jusqu'à l'idée, hélas! que j'en pourrais mourir,
Jusqu'au splendide effroi que donne le tombeau;
— Et que bon ou mauvais, n'importe, vivre est beau!

Décembre 1897.

ΕΙΔΥΛΛΙΑ

L'ABEILLE

Hélas! je suis morte à demi!
Je me traîne à terre, comme ivre...
Que t'ai-je fait? Laisse-moi vivre,
Étranger, ou plutôt ami,

Car c'est toi, cher pâtre, qui mêles
Sous l'yeuse où tu viens t'asseoir,
Une flûte, matin et soir,
Au long murmure de nos ailes.

Fière d'un précieux butin,
De miel exquis toute chargée,
Plus lourde et pourtant allégée,
Je volais sur l'herbe et le thym.

Je t'ai frôlé trop près sans doute,
Car tu m'as d'un doigt courroucé
Jetée au revers du fossé...
Ah ! ne m'achève pas ! Écoute !

Tu ne connais pas la douceur
De descendre au fond d'une rose,
Et dans la corolle mi-close,
De boire longuement son cœur.

Tu ne sais pas l'heureux délire
De bourdonner, de voltiger,
Et de pendre dans l'air léger,
Ainsi qu'une petite lyre !

Mais tu sais que le soir vermeil
Dore au pied des chênes la mousse;
Tu sais comme la vie est douce
Et comme est brillant le soleil!

Grâce! Un Priape tutélaire
Te gardera beau, jeune et sain:
Il veille ici sur notre essaim:
Fais-moi grâce, ou crains sa colère!

Janvier 1898.

LES EXILÉS

LUCIUS

Sur la plaine infinie où le soleil descend,
La neige à l'horizon semble rouge de sang.
De la mer, les oiseaux remontent vers les mares.
J'entends sonner au camp les trompettes Barbares.
Vois, Tulla, le soir tombe... Un soir, encore un soir !
Que regardes-tu donc au dehors ? Viens t'asseoir
Près du feu, viens chauffer tes deux mains à la flamme.
Tu pleures ?... Réponds-moi ! Tu pleures, ma chère âme ?

Ton fragile courage est-il donc abattu ?
Dis, ne détourne pas tes yeux ainsi... Qu'as-tu ?

TULLA

Je n'ai rien...

LUCIUS

Parle...

TULLA

— Hélas ! je songe qu'à cette heure
Le soleil rit encor sur la blanche demeure.
Là-bas...

LUCIUS

Mais la raison, tu le sais, nous défend
D'y songer... Ne dis pas ces choses, mon enfant...

TULLA

On voit fuir, par delà Baïa, le vol des cygnes...
Il est doux de marcher dans les sentiers des vignes...

LUCIUS

A quoi bon épuiser les larmes de tes yeux ?

TULLA

O champs de notre enfance ! ô toits de nos aïeux !

LUCIUS

Ah! Tulla! Pourquoi nous déchirer de la sorte!

TULLA

Songe, songe aux figuiers qui sont devant la porte,
Au vieux mur où je dus un matin m'appuyer,
Tant nous avions couru dans les bois d'olivier!
— O le doux ciel lointain qui fut jadis le nôtre!

LUCIUS

Nous le retrouverons dans les yeux l'un de l'autre!

TULLA

Ah! vivre ainsi, frileux, sous ces soleils ingrats!

LUCIUS

Nous pouvons nous serrer encore dans nos bras!

TULLA

Long regret dont notre âme est à jamais meurtrie!

LUCIUS

Chacun de nous peut être à l'autre la patrie!

Janvier 1898.

FRAGMENT ÉPIQUE

Au ras des flots ardents vibrait l'air diaphane ;
Sous le ciel bleu la mer immobile était grise ;
Dans la chaleur avait décliné toute brise,
Mystérieusement, comme une fleur se fane.

De longs jours, la douceur sourde des lames molles
Berça le flanc sonore et creux de nos carènes ;
La nuit, on entendait sur la mer les sirènes
Chanter étrangement comme des femmes folles.

Les bruits profonds des nefs parfois semblaient des râles ;
On respirait dans l'air une langueur mortelle.
Par moments, la torpeur de la mer était telle
Qu'on y voyait fleurir mille méduses pâles.

Le long des mâts pendaient flasques les grandes voiles ;
Nul de nous n'allait plus manœuvrer dans la hune.
Parfois, en se penchant, par les beaux soirs sans lune,
On voyait se lever dans la mer les étoiles.

Mais la nuit allumait en vain ses tièdes flammes,
En vain la mer stagnait, golfe mort, paisible anse ;
Sans rien voir, nous gardions dans nos cœurs, en silence,
L'invincible regret de la bouche des femmes.

Nostalgiques, blessés de mystérieux charmes,
Nous ne pouvions songer qu'à la douceur des lèvres ;
Pourtant, en détournant nos yeux brillants de fièvres,
Nous arrivions, le jour, à nous cacher nos larmes.

Mais la nuit, allongés sur le pont vaste et sombre,
A l'abri d'une voile ou d'une basse antenne,
Quand le vent doux soufflait de la terre lointaine,
Nous éclations soudain en longs sanglots dans l'ombre.

Janvier 1893.

MARINE

Sonore et blond, ainsi qu'une ruche au soleil,
Le port autour de nous riait au soir vermeil.
Des calfats amusaient, en se battant, la foule.
Mon navire roulait doucement à la houle,
Paisible sous les yeux du maître débarqué,
Et s'en venait heurter parfois le bord du quai,
Comme s'il eût gardé de son voyage immense
Un doux et long roulis qui toujours recommence.
C'était par un beau soir de juin ardent et las.

6

Le port enchevêtrait ses vergues et ses mâts,
Dans des poussières d'or lumineuses et vagues.
Les deux môles au loin s'allongeaient dans les vagues,
Comme, à l'heure où le vent va souffler plus amer,
Deux vastes bras tendus aux passants de la mer.
Et cent vaisseaux, avec le flux de la marée,
Versant aux flots leur ombre agrandie et dorée,
Çà et là sur la mer resplendissante épars,
Se hâtaient vers le port ami, de toutes parts.
Et, sous le ciel brillant des premières étoiles,
Tout l'océan semblait couronné de leurs voiles.

Janvier 1898.

VOIX DANS LA NUIT

VOIX DANS LA NUIT

« Oui, l'aurore naîtra claire dans la nuit noire !
Le jour qui va venir fera l'un de nous grand ;
Ce qui luit sur nos fronts dont la clarté surprend,
C'est déjà le reflet des ailes de la Gloire !

Mais dans la longue nuit qui ne veut pas finir
Nous faudra-t-il attendre, hélas ! longtemps encore ?
Ah ! qu'il tarde à jaillir l'éclair de notre aurore,
Et qu'il est long à poindre à nos yeux, l'Avenir !

Nous errons dans l'Amour, grand jardin plein de choses,
Enlacés de bras frais parmi les vents brûlants;
Dans l'ombre il pleut des fleurs pâles sur nos doigts blancs,
Mais nous avions rêvé de lauriers, non de roses!

Fouettés sans fin d'un souffle âpre au parfum amer
Où de sourdes rumeurs grondent par intervalles,
Loin des calmes enclos où paissent les cavales,
Nos étalons cabrés hennissent vers la mer!

Désireux des chemins obscurs que le jour dore,
Où les fers à grand bruit sonnent sur les cailloux,
Ils tournent leurs beaux yeux nostalgiques vers nous,
Et piaffent du sabot dans la terre insonore.

Dressés sur les jarrets et les naseaux au vent
Vers l'océan que blanchira l'aube première,
Ils aspirent la mer ensemble et la lumière
En humant à longs flots l'air salin et vivant;

Et parfois, las du souffle odorant qui les grise,
Couchés et s'ébrouant dans un demi-sommeil,
Ils rêvent de matins au ciel clair et vermeil
Où le galop semble un essor parmi la brise!

Debout! Abandonnons le jardin des langueurs,
Où notre foi, parmi la nuit, se lasse et doute,
Où notre longue attente épuise, goutte à goutte,
La sève impétueuse et rouge de nos cœurs.

Debout! dégageons-nous des bras charmants et vagues,
Levons nos fronts des seins trop doux à notre ennui;
Au lieu du frêle cœur des femmes, dans la nuit
Écoutons longuement bondir le cœur des vagues.

Debout, debout! sautons au dos des étalons,
Chaussons les étriers d'argent, prenons les rênes,
Et que nos mains enfin fortes et souveraines
Nous mènent vers l'aurore et vers la mer! Allons! »

***

— « N'allez pas! Écoutez la voix triste qui passe,
La voix, joyeuse hier, que brisent les sanglots ;
O jeunes gens, ô fous, n'allez pas vers les flots :
J'en reviens, et je sais le secret de l'espace.

Amis, frères naïfs aux grands cœurs exigeants,
Chers inconnus que j'aime à travers les ténèbres,
Restez dans votre nuit, les aubes sont funèbres ;
Nulle gloire ne vaut l'amour, ô jeunes gens!

Il n'est rien de plus vrai, rêveurs, qu'un sein de femme ;
Là tout est contenu comme en un vase clair ;
Dans la beauté vivante et simple de la chair
Le monde se résume autant que dans une âme.

La gloire que vous poursuivrez par les chemins,
Le front pâli, les doigts en sang, à coups d'épée,
La gloire aura toujours votre attente trompée :
Ce que vous y cherchez, vous l'avez sous les mains.

Car c'est la femme encore et l'éternelle aimée
Qui vous sourit, debout au fond de vos desseins;
C'est toujours une bouche en fleur et deux beaux seins
Qui vous auront séduits dans toute renommée.

N'allez donc pas, au bout des flots inapaisés,
Tenter les îles d'or des belles aventures;
L'orgueil de la conquête et les grandeurs futures
N'égaleront jamais un seul de vos baisers.

Restez dans votre nuit embaumée et secrète,
Parmi les bras légers qui vous bercent sans fin,
Ivres du chaud mystère et du plaisir divin
Qu'aujourd'hui l'on méprise et demain qu'on regrette.

Laissez gronder vers vous la lointaine rumeur :
Les flots roulent des corps peut-être sur la grève;
Songez que, pour un seul qui vivra son grand rêve
Et qui n'en sera pas heureux, le reste meurt.

Laissez vos étalons hennir dans l'herbe haute
Et mâcher d'une bouche écumeuse leur mors ;
Dormez, aimez, tâchez d'oublier sans remords
Le sourd déferlement des vagues sur la côte ! »

Février 1898.

FRISSONS

AVANT-PRINTEMPS

Ce parfum, d'où souffle-t-il?
Hier encore il neigea....
Qu'apporte le vent subtil?
Est-ce le printemps, déjà?

Un bleu suave et charmant
Coule du ciel dans mes yeux;
L'air est tiédi, par moment,
De souffles délicieux.

J'ai soif de toi, doux vent pur,
De vous, bois ensoleillés
Où rit, pâle encor, l'azur
Parmi les rameaux mouillés!

Puisque aveugles ou méchants
Sont les hommes, à jamais,
Accueillez-moi, fleurs des champs,
Consolez-moi, tendres Mais!

Puisque l'homme juste et fier
N'est pas le guide qu'on suit,
Que la force, comme hier,
Prime le droit aujourd'hui;

Que nous marchons incertains,
La nuit, pleins d'un noir frisson,
Pour voir, au clair des matins,
Toujours le même horizon;

Puisque tout subit la loi
De recommencer jadis,
— Toi, du moins, console-moi,
Recommencement des lys!

Viens, Printemps, héros vermeil,
Archer, de l'hiver vainqueur,
Disperse à traits de soleil
L'ombre que j'ai dans le cœur!

Mars 1898.

SOIR DE GRANDE VILLE

Le vent d'avril est frais à ma bouche entr'ouverte :
Le crépuscule touche au faîte des maisons ;
Les enfants jouent sous les tilleuls dans l'ombre verte,
Et l'on sent le paisible échange des saisons.

Le peuple des faubourgs rentre dans ses demeures,
Pareil à mon chagrin, désespéré mais doux.
Après les durs travaux voici les bonnes heures ;
Il passe près de moi des Christs aux cheveux roux.

Soudaine étrangeté des choses coutumières,
Vertige qui saisit mon esprit inquiet...
Pauvres gens, soir, saisons, solitude, lumières,
Un frisson d'infini sort de tout ce qui est,..

Mon cœur est plein de rêve et de mélancolie,
Dans le soir palpitant où j'erre çà et là ;
Mon cœur est plein d'amour et de bonne folie,
Et doucement je fonds en pleurs, de tout cela...

Avril 1898.

AMOUR

Ta bouche a la saveur humide d'un fruit mûr,
Et le parfum qui sort de tes lèvres est pur
Comme un vent du matin qui passe sur des roses
Ta chair résume en soi le mystère des choses,
Ta chair fleurit, frissonne et vibre, ondoie et luit :
Ton corps universel et profond mêle en lui
A la couleur d'un lys les formes d'une lyre,
Et toute la douceur sourit dans ton sourire !
Viens ! c'est le monde entier dont tu m'enivreras,
Femme, ô femme, infini qui tiens dans mes deux bras !

Avril 1898.

NUIT D'AVRIL

Des ifs au murmure innombrable
S'exhale un parfum doux-amer ;
Et le vent d'avril, d'arbre en arbre,
Fait le bruit divin de la mer.

Les étoiles sont vacillantes :
Le vent monte-t-il jusqu'aux cieux
On croit ouïr dans les silences
Tomber des pétales soyeux.

Nuit pâle et claire comme une aube
Où sous les astres familiers,
Sans fin, d'un bout du monde à l'autre,
Les baisers chantent par milliers !

Mais je suis seul... Elle, dort-elle ?
Pourquoi mes yeux se mouillent-ils ?
D'où vient cette larme soudaine
Qui roule du bord de mes cils ?

Quelle est cette caresse douce
Qui passe sur moi dans la nuit ?
Qu'est-ce qui glisse sur ma bouche,
Baiser d'une bouche qui fuit ?

Avril 1898.

RENOUVEAU

Paris à l'horizon fait sa grande rumeur…
Je viens de frôler l'heure indicible où l'on meurt.
Mais suave est le vent qui coule entre les branches :
Renais, bois le vent doux, pauvre homme aux mains trop blanches,
Bois-le comme un bon lait aérien, revis !
Tu faisais, souviens-toi, de beaux songes ravis,
Des songes de bonheur sans fin… Et puis dans l'ombre
Tout s'est enfui… Vois devant toi des jours sans nombre,
Tant de jours à fleurir de tant de joie ! — Espoir !
— L'azur t'éblouit ; viens sous les branches t'asseoir.

Regarde : par-dessous les ramures sont bleues.
La brise a dû passer sur d'innombrables lieues
De champs en fleurs, avant d'arriver jusqu'à toi ;
Un ramier amoureux roucoule au bord du toit.
Printemps, soleil, azur, allégresse des choses !
L'air léger a l'odeur de la terre et des roses.
Comme la grande ville étincelle au soleil !
Chaque toit au lointain semble un miroir vermeil.
Les églises, les tours illustres sont dressées,
Claires, graves, ainsi que de hautes pensées,
Parmi le jeune azur encor pâle d'avril :
Dresse ainsi tes désirs dans ton cœur puéril !
Va, malgré la tristesse où ton âme se noie,
Le dernier mot de vivre est encore à la joie !
Enivre-toi du vent, enivre-toi du jour,
Plonge dans cet azur comme dans un amour !

Mai 1898.

DOUTE

Il meurt sur les plus hautes branches
Un dernier rayon de soleil ;
Le couchant sème d'ors étranges
Le feuillage vert et vermeil.

Au ciel pâle d'où le soir tombe,
Dans l'azur gris couleur des eaux,
Glissent comme des éclairs d'ombre
Les ailes vives des oiseaux.

Il sort un profond et doux charme
De toutes ces choses, sans fin;
Tout est joyeux, apaisé, calme :
C'est la vie, où tout est divin.

Les bruits de la ville lointaine
Par bouffée arrivent vers moi...
Pourquoi soudain mon âme est-elle
Prise d'un indicible émoi?

Mon Dieu! comme devant les choses
On est ébloui du destin!
Comme on est pareil à des pauvres
Devant un splendide festin!

Comme on t'adore d'un cœur simple,
Comme on te retrouve ici-bas
Partout, dans la vie ample et sainte,
Mon Dieu, qui n'es peut-être pas!

Juin 1898.

ADIEU

Un soleil pâle hésite au bord de l'horizon;
Le vol des mouettes fuit avec des cris et plonge;
L'ombre des monts lointains déjà, le soir, s'allonge;
Et voici la douceur de l'arrière-saison.

Je rêve d'un amour tout de mélancolie,
En ces jours défaillants où se meurent les roses;
D'un doux amour un peu souffrant et qui me lie
Par des fils douloureux au cœur même des choses.

Je rêve d'un amour aux baisers trop profonds,
Lourds d'être lents, cruels d'être délicieux,
Pareils à ces frissons d'automne au bas des cieux
Qui sans bruit en un jour ont effeuillé les monts.

Vous me l'eussiez donné, cet amour plein de fièvres,
Je le sens... Mais qui sait où nous serons demain?
Le désir des baisers montera sur nos lèvres,
Que déjà votre main aura quitté ma main.

Septembre 1898.

CONVALESCENCE

Vais-je guérir? Vous seul, mon Dieu, vous le savez!
Mais le ciel est si doux à mes regards levés
Que je refais, devant la nouveauté de vivre,
Le grand songe naïf dont l'enfance s'enivre.
Que serai-je ici-bas? Quel sort sera mon sort?
Verrai-je, avant la proche ou la lointaine mort,
Mes rêves, des pays nuageux du mystère
Descendre, et devenir les hôtes de la terre?
Aurai-je un peu d'amour ou bien de gloire, un peu?
Serai-je heureux? Dieu seul le sait, s'il est un Dieu!

Mais le monde infini, magnifique, sordide,
Étrange, éblouissant, ténébreux, fou, splendide,
M'attire, — Éden de joie ou fabuleux décor,
N'importe, je m'y jette!... Et je veux vivre encor!

Août 1898.

AUTOMNES

AURORE D'AUTOMNE

Il souffle un vent doux qui fraîchit;
L'air est plein de fils de la Vierge;
Le miroir du lac réfléchit
L'aurore aux vitres de l'auberge.

Près du bois qu'Octobre a roussi
Fument déjà, bleus, des feux d'herbes..
O folle herbe d'or, brûle aussi,
Passé, brûle aux grands feux, par gerbes!

Au loin sur la mousse d'un banc,
Se pose une feuille, en tombant,
Comme un oiseau mélancolique...

La brume tremble dans le fond
Des bois, sous le soleil oblique ;
Vivre est un peu triste, et profond.

Octobre 1898.

COUCHANT D'AUTOMNE

Un mendiant lointain qui pleure un air mineur,
Un air, au gré du vent, vague ou soudain sonore.
Fait vivre tour à tour, mourir et vivre encore
Le regret en écho de notre ancien bonheur.

Souviens-toi des soleils obliques de Septembre
Jadis, quand tu chantais à mi-voix ce vieux chant ;
Les rayons frémissants et dorés du couchant
Vibraient comme un essaim d'abeilles dans la chambre.

Le lac éblouissait, ainsi qu'un grand miroir,
Par la large fenêtre ouverte sur la rive ;
Et la brise affluait fraîche comme une eau vive,
Et tes cheveux profonds sentaient l'air et le soir.

La nuit autour de nous tombait dans les vieux charmes.
La chanson se mourait sur ta bouche en baisers...
Parfois, trop de douceur nous ayant épuisés,
Tu me prenais la main pour essuyer tes larmes.

Des rires enfantins, les voix vagues d'un chœur,
Un bruit doux et rouillé de cordes qu'on balance,
Des cris épars montaient des bois dans le silence,
Et nous les écoutions sans fin, pris de langueur,

Front contre front, parmi l'immense somnolence...

O frissons disparus! ô jeunesse du cœur!

Septembre 1898.

O BON SOLEIL

O bon soleil qui luis dans la pâleur du ciel,
Si doucement qu'on peut te regarder en face,
Brille aussi dans mon âme obscure où tout s'efface ;
Doux soleil, verse-moi ta lumière de miel.

Doux soleil qui fais chaud le seuil blanc de la porte
Où les enfants frileux s'asseyent à midi,
Si tu ne peux chauffer mon corps trop engourdi,
Dore mon âme, au moins, comme une feuille morte...

Octobre 1898.

FRISSON DE NOVEMBRE

C'est l'heure frissonnante et que j'aime entre toutes,
Où le serein aux fleurs verse ses fraîches gouttes

Le soleil, au-dessus des coteaux, dans la brume,
Rougeoie ainsi qu'un bloc de métal sur l'enclume.

Parfois son sombre éclat se ranime par gerbes ;
Mais la nuit vient, le vent avive les feux d'herbes,

Et, dans la profondeur de l'air où tout recule,
On sent l'hiver descendre avec le crépuscule...

Novembre 1898.

AU VENT D'AUTOMNE

Passe dans les rameaux desséchés, vent d'automne,
Dans l'ombre enivre-toi de leur parfum amer ;
Berce entre les ifs noirs la lune monotone,
Fais murmurer sans fin la nuit, comme une mer ;

Avive dans le ciel les étoiles tremblantes,
Disperse follement la poudre du chemin,
Fais onduler sur les coteaux les herbes lentes,
Comme un grand dos soyeux que caresse la main ;

Tonne, gémis, décrois, murmure, — gronde encore
Au loin avec ta voix mystérieuse; meurs,
Renais, déferle ainsi qu'une vague sonore,
Remplis enfin la nuit d'éternelles rumeurs;

Tu ne rempliras pas toute mon âme avide
De ta tristesse éparse aux douloureux frissons,
Tu ne combleras pas en elle ce grand vide
En y soufflant le deuil de tous les horizons!

Mon âme peut tenir une mélancolie
Immense, auprès de qui, Novembre, ton grand vent
Est un souffle léger qui passe et qu'on oublie,
Doux comme le soupir du chagrin d'un enfant.

Mon âme errante suit ton souffle qui la mène;
Elle est perdue entoi, tu ne l'égales pas.
Tu peux m'envelopper de tes souffles, sans peine,
Et me rouler ainsi qu'une feuille : ici-bas,

Rien n'est plus triste encor que ma tristesse humaine!

Novembre 1898.

PROMENADE D'AUTOMNE

PROMENADE D'AUTOMNE

J'ai marché longuement à travers la campagne,
Sous le soleil, rêveur que son ombre accompagne
Comme la forme pâle, à terre, de son rêve.
L'étang brillait ; je suis descendu sur la grève.
De beaux cygnes nageaient sous les derniers feuillages ;
Ils traînaient derrière eux, calmes, de blancs sillages
Qui ridaient en s'élargissant l'eau solitaire
Et semblaient des liens d'argent avec la terre.
J'ai regardé longtemps, assis sous les vieux charmes,
Près du pont, me sentant monter aux yeux les larmes

Que fait venir l'aspect de la beauté parfaite.
Parfois passait, dans l'or du bel automne en fête,
Odeur de la Toussaint funèbre, attristant l'heure
Du tendre souvenir lointain des morts qu'on pleure,
Un monotone et doux parfum de chrysanthème.
— Et soudain j'ai songé que je mourrais moi-même...
Et j'ai dit à l'automne, aux longs rayons obliques,
Au vent, au ciel, aux eaux, aux fleurs mélancoliques :
« Je ne vous verrai plus, un jour, beauté du monde !
Tu ne couleras plus en moi, douceur profonde
Qui, tous les soirs, des bois pleins d'ombres colossales
Que le couchant allonge aux prés lointains, t'exhales
Et coules lentement dans ma jeune poitrine !
Un jour, tu ne viendras plus enfler ma narine,
Je ne sentirai plus à mon front ta caresse,
Vent odorant, léger, qui cours avec paresse
Sur les fleurs que le soir n'a pas encor fermées ;
Et vous, fleurs tristes, fleurs pâlement parfumées,
Un jour, vous couvrirez ma tombe, chrysanthèmes !
Mais j'accueille ton nom, ô mort, sans anathèmes

Parmi la vaste paix de ce couchant d'automne;
Rien, ce soir, dans ma chair ne tremble et ne s'étonne,
Et la grande pensée en moi n'est pas amère;
Et je m'endormirais comme aux bras de ma mère,
S'il fallait m'endormir par ce soir pacifique,
Remerciant la vie étrange et magnifique
D'avoir mêlé ses maux de délices sans nombre,
Souriant au soleil, n'ayant point peur de l'ombre,
Espérant dans la mort d'un espoir invincible :
Car tout ne trompe pas, car il n'est pas possible
Que mes pleurs devant ce beau soir n'aient pas de cause
Et ne répondent pas ailleurs à quelque chose,
Que cette ample beauté si douce et si sereine
Ne couvre pas un peu de bonté souterraine;
Et que mon âme enfin, douloureuse ou joyeuse,
Mais qui reste pour moi toujours mystérieuse,
Ne cache pas, peut-être au plus secret en elle,
Un mystère de plus qui la fasse éternelle! »

Novembre 1898.

NOËL

NOËL

C'est Noël qui revient à son heure, Noël!
Noël, le bœuf et l'âne, et l'étoile, et la crèche:
L'enfant divin qui dort, blond dans la paille fraîche,
Et les anges penchés sur les harpes du ciel!

Noël! C'est notre enfance ingénue et rieuse
Qu'à ses doux carillons minuit réveille en nous,
Quand devant l'autel d'or nous chantions à genoux,
Tout pleins d'une gaîté naïve et sérieuse...

Mais nous ne sommes plus des enfants ; et ce jour
A lentement perdu pour nous son grand mystère.
N'importe ! C'est le jour où naquit sur la terre
Le Juste qui parla d'universel amour.

Célébrons-le, chantons, suivant l'usage antique,
Non pas un chant appris et vulgaire, qui ment :
Chantons du cœur et non des lèvres seulement,
Et faisons de notre âme elle-même un cantique !

Soyons, parmi ce monde hypocrite, âpre et vain,
Pareils à l'Homme-Dieu mis à mort par les prêtres,
Non des Pharisiens, à leurs paroles traîtres,
Mais des chercheurs ardents et tristes du Divin.

Cherchons la vérité, sans crier anathème
Sur ceux qui s'avoueront pleins d'un doute infini,
Songeons qu'il a crié : *Lamma Sabacthani !*
Et qu'au seuil de la mort il a douté lui-même.

Soyons pleins de pitié pour ceux qui jetteront
La pierre et l'injustice à nos efforts augustes :
Laissons-leur croire aussi qu'ils sont seuls purs, seuls justes,
Laissons-les couronner d'épines notre front.

Que l'âme du rêveur mis en croix nous pénètre
En cet anniversaire illustre et fortuné :
Le mieux, pour célébrer le jour où Christ est né,
C'est qu'au fond de nos cœurs il continue à naître.

Alors nous chanterons *Noël!* en vérité,
Sans qu'il nous soit besoin d'autel, d'or et de flammes :
Car c'est en nous, au fond ténébreux de nos âmes,
Que luira la splendeur de la Nativité !

Noël 1898.

HEURES

OUBLI

La lampe, dans le grand silence de la chambre,
Rayonne, comme un cœur d'où ruisselle l'amour.
Aux carreaux blancs de givre expire avec le jour
L'azur mélancolique et glacé de Décembre.

Ah! mets-toi nue, et jette à mon cou tes bras d'ambre!
Ignorons l'âpre hiver et le mal d'alentour!
Dans les coussins, riant et pleurant tour à tour,
Donne-moi ton beau corps qui ploie et qui se cambre!

Et vous, frissons d'attente et sanglots de plaisir,
Fièvre des mains où court la chaleur du désir,
Parfum voluptueux de la chair enlacée,

Baisers, venez bercer notre ennui comme un chant,
Donnez un peu de joie à notre âme lassée,
Faites-nous oublier que le monde est méchant!

Décembre 1898.

INSTANT

Une étoile fleurit, pâle, dans le ciel bleu.
De l'infini, légère et vague, la nuit pleut.

Sur le fleuve, là-bas, dans la brume sereine,
Un bateau longuement fait pleurer sa sirène.

Un pas doux va et vient dans la chambre à côté
C'est Elle, l'âme élue et la sœur de bonté.

Je travaille. Je suis sans regret, sans envie.
Il fait triste, il fait doux. Rien de plus. C'est la vie.

Février 1899.

MALADIE

MALADIE

J'ai perdu le goût animal
D'aller, de venir et de vivre,
Je chancelle et je suis comme ivre,
Tout me meurtrit et me fait mal.

Maintenant, quand je vois l'aurore,
Ayant veillé jusqu'au matin,
Au lieu de m'écrier : Enfin !
Je songe avec fatigue : Encore !

Je n'éprouve plus la chaleur
Du vin qui coule dans la gorge ;
Ainsi qu'un sourd marteau de forge
Dans ma poitrine bat mon cœur.

Je ne sais plus la saveur sainte
De l'eau claire ni du pain frais ;
Je n'ose espérer, que tout près,
Et je ne vis plus qu'avec crainte.

— Ah! ce qui fait mes maux présents
Dont l'horreur sans fin recommence,
C'est la lointaine, c'est l'immense
Désillusion des seize ans.

On m'explique ma maladie,
Mais personne n'y comprend rien.
Ce que j'ai, moi, je le sais bien :
C'est tout simple, hélas! J'ai la vie.

Je souffre jusque dans ma chair
Du mal qu'elle fait à mon âme ;
Je la rêve avec trop de flamme,
Et paye ses leçons trop cher.

Je suis trop ardent, trop sensible,
J'aime trop, je désire trop ;
Je suis mon éternel bourreau,
Pour vouloir toujours l'impossible.

Le rire distrait ou moqueur
Me fait une peine infinie :
L'indifférence ou l'ironie
M'ont blessé bien souvent au cœur.

Oubliant, hélas ! que nous sommes
Malfaisants par nécessité,
Je crois toujours à la bonté
Première et profonde des hommes.

Quand je suis trompé dans mes vœux,
Que ma confiance est trahie,
Au lieu de m'en prendre à la vie,
C'est à moi-même que j'en veux.

Je crois toujours aux grandes choses
Sans voir ce qu'elles ont d'humain :
Je m'irrite et je mords ma main
Lorsque je l'ai meurtrie aux roses.

J'ai trop d'avide passion,
Étant pour le mal sans mémoire :
Et j'ai trop d'élan vers la gloire,
Trop de naïve ambition.

Je veux tout connaître, tout être,
Ayant tout compris, tout aimer :
Je veux un instant résumer
Ce monde, avant de disparaître !

Voilà d'où viennent ces maux-ci ;
Il faut, par un triste mystère,
Que je m'accoutume à la terre :
Je n'étais pas né pour ici.

— Hélas! les connaîtrai-je encore,
Ces réveils éblouis d'enfants,
Où, nus dans les draps étouffants,
On rit à la nouvelle aurore?

Connaîtrai-je encor ce frisson,
Cette âme légère et ravie,
Cette allégresse de la vie
Devant le jour à l'horizon?

— Courage! Espère encor! Peut-être
Béniras-tu ton mal, un jour,
Et te fallait-il, à ton tour,
Apprenti, la douleur pour maître!

Juillet 1899.

SOUVENIRS

JOIE

Au large d'Almeria, 1er Juillet 1896.

La mer miroite et rit, calme, lieue après lieue.
La mer, sous le ciel pâle, est une coupe bleue,
Taillée en un saphir immense, un jour d'azur,
Aux premiers temps du monde, au matin le plus pur.
Le ciel vibre au-dessus de la mer, et la touche
Comme une bouche amie effleure une autre bouche.
Qu'il est doux, entre la mer sombre et le ciel clair,
L'innombrable baiser des vagues et de l'air !
Accord ! fraternité des choses ! harmonie !

La mer est sous les cieux une coupe infinie.
J'ai bu l'azur à même, et j'en suis enivré,
Et je chante, et je parle au vent, au ciel nacré,
Aux oiseaux blancs qui jouent sur l'écume des vagues,
A l'écume qui semble un vol blanc d'oiseaux vagues.
J'ai bu l'azur ; adieu, regrets, chagrins, douleurs !
Je n'ai plus d'ombre en moi, mes yeux n'ont plus de pleurs ;
Comme au moment divin de l'aurore première,
Tout est soleil, blancheur, bonheur, tout est lumière.
Ah ! se peut-il qu'un jour j'aie été malheureux,
Que j'aie, au seuil du monde, eu ce doute peureux !
Mon âme n'aura plus ni deuil ni doute en elle :
J'ai bu la certitude à la coupe éternelle !
Oui, nous vivons, hélas ! dans l'ombre du tombeau :
Mais comment croire au mal, quand le monde est si beau,
Et que de sa beauté rayonne souveraine
Dans les cieux indulgents, sur la terre sereine,
Une si manifeste et si vaste bonté !
Voici : la vérité, l'unique vérité
Que tous, amants, rêveurs, savants, maîtres, disciples,

Nous cherchons à travers nos vérités multiples.
La vérité toujours cachée et qui nous fuit
Toujours, et que chacun à sa guise poursuit
Dans les astres du ciel ou les yeux de la femme.
La vérité première apparaît à mon âme.
Vivre est bon, vivre est bon, je le sens, je le sais!
Arrière, ennuis, chagrins, regrets, [illegible] passés.
Mélancolie immense et sans cause, ardeur triste
Rien de cela n'est vrai, rien de cela n'existe :
Ce qui ne donne pas plus de bonheur n'est pas :
Il n'est rien de réel que la joie, ici-bas!
Maintiens ton âme en joie! Aime les fleurs, les femmes,
Les golfes murmurants qui chantent sous les rames,
Les étés, les hivers, les aurores, les soirs,
Les désirs, les baisers, les yeux bleus, les yeux noirs ;
Passe toute ta vie à tout aimer : sois ivre,
Infatigablement, de la beauté de vivre...
Et puis meurs, meurs paisible en souriant au sort,
En bénissant la vie, en acceptant la mort,
En sondant sans effroi le secret des ténèbres.

Pareilles à l'horreur de ces cryptes funèbres
Où l'on n'aperçoit plus son chemin par moment,
Mais où mille splendeurs scintillent vaguement...
Ne pense plus! Ah! perds ta cruelle habitude!
La seule énigme au monde est ton inquiétude.
C'est elle qui te rend le bonheur incertain:
Tout est clair, tout est simple, évident, enfantin.
Sois un enfant qui dit des paroles sans suite
Devant la mer, le soir, les nuages en fuite.
Sois un fou qui sourit aux fleurs, aux flots, aux cieux;
Sois un homme ayant bu d'un vin délicieux;
— Et que la vie enfin te soit, bleue et profonde,
Une coupe taillée aux premiers jours du monde,
Au matin le plus clair, au moment le plus bleu,
Dans l'azur, par les mains de l'ineffable Dieu!

Août 1899.

A L'AUBE

Au large de Carthagène, Juin 1896.

A l'heure verte et rose où meurent les étoiles,
Où sous la mer la lune incertaine s'enfuit,
J'ai trouvé ce matin un papillon de nuit
Qui dormait sur le pont, dans les replis des voiles.

D'où vient-il? La soirée était paisible hier :
Il errait sur le bord du rivage, et sans doute,
Il a continué sur les flots noirs sa route,
Trompé par le silence infini de la mer.

Toute la nuit, il a volé de lieue en lieue,
Ouvrant et refermant ses ailes de velours,
Sentant leurs battements d'heure en heure plus lourds,
Tout seul entre la mer immense et la nuit bleue.

Combien de temps, dans l'ombre, a-t-il dû s'épuiser,
Avant de rencontrer notre nef solitaire ?
— Vole aussi sans faiblir, mon âme, loin de terre :
Tu trouveras enfin la voile où te poser.

Août 1899.

DEVANT BARCELONE, EN MER

7 juin 1896.

Le vent avait molli, la mer s'était calmée ;
Parfois encore, au sud, palpitait un éclair ;
Une étoile naissait déjà dans le ciel clair,
Et le soleil sombrait dans la nue enflammée.

Le vent qui soufflait doux, changeant, irrésolu,
De la côte lointaine encor toute brouillée,
Apportait une odeur végétale et mouillée,
Le parfum de la terre, en juin, quand il a plu.

Autour de nous, avec la fraîcheur du soir pâle,
Avec l'embrun des flots qui semblait plus amer,
Il descendait du ciel, il montait de la mer
Un étrange chagrin à la fois tendre et mâle.

Les haubans sur le ciel croisaient leur noir réseau,
Le roulis balançait une corde brisée;
Le navire glissait dans la houle apaisée,
Silencieusement, ainsi qu'un grand oiseau.

Et nous, pour voir l'Espagne aux merveilleuses grèves,
Nous courions à la proue avec les matelots,
Et tous, les yeux tendus dans l'ombre, au ras des flots,
Nous regardions surgir le pays de nos rêves...

Mais la ville confuse au bord de l'horizon,
Sous le ciel bas, encore obscurci de fumées,
Dans les mille clartés une à une allumées
Qui paraissaient courir de maison en maison,

La ville qui venait à nous sur les flots glauques,
Dans la mélancolie immense du couchant,
Parmi le vent humide et salé, dans le chant
Des Angélus lointains mêlés aux clairons rauques.

Ce n'était pas la ville au nom sonore et doux
Qu'une lumière rose et dorée accompagne :
Ce n'était pas l'antique et lumineuse Espagne
Dont nous portions l'image éblouissante en nous :

C'était la grande ville anonyme et tragique
D'où nous venions, hélas ! et d'où nous avions fui,
La cité d'occident, la ville d'aujourd'hui,
Sonore et sombre au loin sous le ciel léthargique ;

C'était, dans le tumulte où cloches et clairons
Arrivaient jusqu'à nous sur le vent, par bouffées,
La ville dont toujours les rumeurs étouffées
Attristent d'un grand bruit morne les environs :

C'était Londres, c'était Bordeaux, c'était le Havre,
Le port cosmopolite et fumeux près des flots,
Où chante dans la nuit le bouge à matelots,
Où sur les quais, à l'aube, on retrouve un cadavre ;

La ville où peine et vit l'homme artificiel,
Où contre les hauts murs l'âme est sans fin meurtrie ;
Et nous reconnaissions encor notre patrie
Sur des flots inconnus et sous un autre ciel.

A l'arrière, le vent battait une lanterne ;
Le phare grandissait de moment en moment.
Nous nous taisions, les yeux humides vaguement.
— Et nous sentions en nous l'émotion moderne.

Août 1899.

DIEU

DIEU

C'est une de ces nuits d'été prodigieuses
Où l'on dirait que dans l'azur, en points de feu,
Les étoiles, au fond d'ombres religieuses,
Dessinent vaguement la figure de Dieu.

O splendeur! La forêt bruit, le vent s'élève,
L'air frais, par les volets ouverts, vient essuyer
L'extase humide et tiède à mon front plein de rêve :
Je prierais, cette nuit, si je savais prier.

Mais quel Dieu? Je n'en sais aucun que ne rejette
Mon instinct d'amour tendre et d'âpre vérité.
Nul Dieu n'est assez sûr pour mon âme inquiète,
Nul Dieu n'est assez bon pour cette nuit d'été.

Un oiseau chante au loin, seul, perdu comme une âme.
Une étoile pâlit, triste, au bas de la nuit.
Où se cache le Dieu que mon instinct réclame,
Et qui luit dans tout astre et parle dans tout bruit?

Ah! peut-être est-ce toi simplement, Ame humaine,
Ame en qui l'univers s'exprime en ce moment:
Dieu, c'est peut-être un nom de cette âme qui mène
Le monde douloureux au bonheur, lentement.

Dieu, c'est peut-être un nom de ce désir immense
Qui se cherche et qui fait le monde en se trouvant,
Se satisfait en l'homme aujourd'hui, recommence
Demain, toujours, au cœur de l'univers vivant.

Ah! qu'il naisse, ce Dieu, qu'il se hâte, qu'il vienne.
Lui qui sera la joie avec la vérité!
Ah! depuis si longtemps qu'il aspire et qu'il peine,
Le monde, par les maux soufferts, l'a mérité!

— Je rêve seul sans fin dans la chambre endormie,
L'âme silencieuse et vague, et triste un peu.
Une autre âme est éparse au loin dans l'ombre amie.
Que veut-elle? Le monde est-il en mal de Dieu?

Août 1899.

AMOUR

AMOUR

Quelque chose est entré d'inconnu dans ma vie,
Quelque chose de fort, de profond et de doux ;
Je me sens toute l'âme allégée et ravie,
Et je pleure et je tremble et je tombe à genoux.

Je t'aime ! — Ah ! bien souvent, dans nos heureuses fièvres,
Je les ai dits, ces mots si vieux, si beaux aussi ;
Mais c'était le plaisir qui parlait sur mes lèvres :
Je n'en comprenais pas le sens vrai jusqu'ici.

Même aux instants où l'âpre étreinte se desserre,
Où dans la paix des sens le cœur seul rêve enfin,
Quand je te les disais encor, j'étais sincère,
Mais je n'en savais pas le mystère divin.

Je sentais, ta douceur emprisonnant mon âme,
Que nulle mieux que toi ne m'aimerait jamais;
Et j'aimais ton amour adorable de femme,
Et je croyais ingénument que je t'aimais.

Je croyais que ma vie avait sa plénitude;
L'histoire de mon cœur était close, à mes yeux.
L'amour n'était pour moi qu'une tendre habitude,
Je ne connaissais pas le mal délicieux.

Mais j'ai maudit ton nom d'un jaloux anathème.
Loin de toi j'ai pleuré, j'ai crié tour à tour;
Et c'est depuis ce jour, je le sens, que je t'aime,
Et tout mon grand bonheur commence de ce jour.

J'ai souffert une étrange et soudaine misère
Comme un avare à qui l'on a volé son bien :
J'ai senti qu'à ton tour tu m'étais nécessaire
Et qu'en donnant ton cœur tu m'avais pris le mien.

Comme je la bénis, l'absurde jalousie,
Le vain tourment qui fut sa propre expiation !
Le soupçon dont mon âme injuste fut saisie
Aura soudain fait naître en moi la passion.

J'étais ardent jadis, je n'étais pas avide,
Mon bonheur était trop calme, trop sûr de lui ;
Ah ! ce qui me manquait, c'est cet immense vide,
Ce désir éternel que je sens aujourd'hui.

Je t'aime de l'amour inquiet et farouche
Qui m'avait fait pitié chez tant d'autres, avant ;
Ton nom me fait pâlir, je rêve de ta bouche,
Et j'ai besoin de toi comme un petit enfant !

Je t'aime! J'ai trouvé ma vérité profonde,
L'unité de mon cœur, la loi de mon destin.
Je n'aurai point passé vainement en ce monde,
Jusqu'ici j'espérais toujours : je suis certain!

J'ai trouvé dans ma vie, hélas! que tout disperse,
Le centre où rapporter ma pensée et mon vœu;
Toujours ton souvenir à travers l'ombre perce
Comme sur mer, la nuit, scintille et tremble un feu.

C'est ton âme profonde et douce qui m'inspire,
C'est aux bruits de ton cœur que je rythme mes vers.
Tu m'es tout, joie, orgueil, beauté, bonté, sourire,
Et tu m'es en ta grâce un vivant univers.

Tu gardes dans tes yeux pour moi toutes les flammes,
Tu contiens la forêt dans tes sombres cheveux;
Tu m'es tout le désir, tu m'es toutes les femmes;
Aux autres je souris, mais c'est toi que je veux.

La splendeur de la vie en toi s'est résumée ;
Quand je te baise au front, je me sens un vainqueur,
Et c'est, quand je te serre en mes deux bras pâmée,
Comme si je tenais le monde sur mon cœur.

Je t'aime, et je n'ai plus qu'un regret sur la terre ;
C'est d'avoir mis — toi seule as droit de m'en blâmer —
A me laisser aimer mon orgueil volontaire,
Quand il était si simple et si divin d'aimer !

Août 1899.

L'ÉPREUVE

L'ÉPREUVE

J'ai souffert une rude épreuve
Qui mit souvent ma force à bas ;
Et pourtant je ne me plains pas :
J'en sors avec une âme neuve.

Je sais aujourd'hui point par point
La profonde misère humaine ;
Jour à jour, semaine à semaine,
J'ai connu la douleur, — non point

Celle de l'âme, immense, affreuse,
On le dit, hélas ! je le crois,
Mais qui laisse le corps parfois
Goûter une minute heureuse ;

J'ai connu l'implacable mal
Dont le seul souvenir m'effraie,
La souffrance du corps, la vraie,
La détresse de l'animal ;

L'inexorable maladie
Qui prend tout l'être tour à tour
Et fait de chaque heure du jour
Une indicible tragédie.

Ah ! quand on va plein de santé,
On fait le mal, par ignorance :
On ne comprend pas la souffrance,
On méprise un peu la bonté.

On cueille ce qui fait envie ;
A tout prix on suit son penchant ;
On est ingénument méchant
A force de croire à la vie.

C'était pour moi le grand écueil,
Que cette âpre fierté de vivre ;
Mais je sais, j'ai lu le grand livre :
J'ai souffert, je n'ai plus d'orgueil.

Même ma pitié fraternelle
Descend aux souffrants inconnus ;
J'ai froid pour tous les enfants nus,
Toute douleur m'est personnelle.

Je songe aux pâles prisonniers
Qui pleurent sous la molle haleine
Que, par-dessus le mur, la plaine
Exhale aux matins printaniers.

Je songe aux éternels malades
Qui souffrent, couchés sur le dos,
Les yeux dans les fleurs des rideaux,
Parmi les infirmiers maussades ;

Je songe aux soldats malchanceux
Qui le soir, au fond des chambrées,
Pleins de larmes désespérées,
Se chantent un air de chez eux.

Je songe même aux humbles bêtes,
Aux vieux chevaux roués de coups,
Qui tirent, allongeant leurs cous
Et secouant leurs pauvres têtes.

Je suis sans doute à la merci
De chaque chose qui me blesse.
C'est, dira-t-on, une faiblesse :
Tout me tue un peu... Mais aussi

Je sens que ma vie est profonde,
Que j'ai de moi-même hérité ;
Que je suis dans la vérité,
Que je vais dans le sens du monde.

Janvier 1900.

LA MAISON DU PEUPLE

LA MAISON DU PEUPLE[1]

A Anatole France.

Le soir tombe, le soir harassé de Paris.
Mêlée à l'Angélus de l'église voisine,
La cloche fait sortir les hommes de l'usine,
Et leur foule s'en va noire sous le ciel gris.

Le maître Argent les lâche ; il faut bien que l'on dorme !
Il faut, pour qu'on travaille encore, des répits.
Les machines là-bas, noirs monstres accroupis,
Emplissent l'atelier de leur sommeil énorme.

1. Poème lu à l'inauguration de l'Université populaire, faubourg Saint-Antoine, le 9 octobre 1899.

C'est l'heure du loisir que dès l'aube on attend ;
La femme, à la maison, a mis tremper la soupe ;
C'est l'heure du bon pain tout parfumé qu'on coupe,
De la table boiteuse où l'on s'assied content.

Mais après le dernier morceau, le dernier verre,
Puisqu'on n'a pas peiné pour manger seulement,
Il faut jouir un peu de ce divin moment
Qui chaque soir rend l'homme à lui-même. Que faire ?

Fumer ? Cacher la vie en un nuage bleu ?
Se bercer, l'âme vague, au gré de la fumée ?
Mais la lampe s'éteint, la bûche est consumée,
Et la chambre est étroite, et l'on étouffe un peu.

Sortir ? Il pleut. La foule, au loin sans cesse accrue,
Encombre, sous le gaz blafard, le vieux Faubourg,
Comment, parmi ce bruit de marée ample et sourd,
Comment flâner, rêver au hasard dans la rue ?

Lire ? Mais quoi ? Voici pour un sou le roman
Où le traître à la fin est puni de son crime.
Mais pourquoi se duper des songes qu'on imprime ?
Le feuilleton est bon marché, soit ! Mais il ment.

Il faudrait un endroit bien chaud, plein de lumière,
Où l'on serait joyeux dès la porte ; il faudrait
Parler, rire... On arrive au seuil du cabaret,
Et l'on entre, et l'on prend sa place coutumière.

Oh ! ne soyons pas trop austères ! Bon vieux vin,
Pour blasphémer ton nom, ma voix serait muette ;
Je chanterais plutôt, après le doux poète,
« L'honnête verre où rit un peu d'oubli divin... »

Vive le vin, s'il est sincère et pur de fraude,
Vive le vin fécond, généreux, fier, ardent !
— Mais mort au triste alcool, opium d'Occident,
Au breuvage où la mort insidieuse rôde ;

Au poison multiforme, étrange, captieux,
Dont tour à tour l'ivresse est brutale ou féline,
Au trois-six qui terrasse, à l'absinthe opaline
Qui détruit les cerveaux en délectant les yeux !

— Que faire, pour ne pas s'endormir tout de suite,
Pour être un peu son maître après le dur labeur,
Pour y reprendre goût par un peu de bonheur,
Pour bien mettre à profit le temps qui fuit si vite ?

Amis, venez ici, la maison est à vous.
Venez : à deux battants nous vous ouvrons la porte;
Celui qui peut payer son écot, qu'il l'apporte,
Pour qu'elle soit vraiment notre maison à tous.

Nous sommes entre égaux, entre frères, entre hommes.
Nous ne vous tendons pas un piège comme ailleurs;
Nous ne distinguons pas maîtres et travailleurs :
Nous aimons de tout cœur le peuple : nous en sommes.

Vous trouverez ici le silence et la paix,
Cette douce chaleur où s'épanouit l'âme ;
Bien que la grande voix du Faubourg vous réclame,
Votre contentement fera les murs épais.

Vous jouerez, pleins de joie innocente et sacrée,
A ces jeux où sourit l'inconnu du destin,
Et par où ce qui reste en l'homme d'enfantin
Nous refait une enfance et vraiment nous recrée.

Vous trouverez, à l'heure où tout est clos, le soir,
Quelques tableaux pendus dans notre humble musée,
Où d'abord l'âme triste est distraite, amusée,
Puis, voyant que la vie est belle, prend espoir.

Vous trouverez encor, tout le jour, à toute heure,
Librement, — tout tyran, même bon, écarté, —
Des livres, dans le calme et la sérénité
Que ces hôtes sacrés donnent à la demeure.

Enfin quelqu'un de nous, tous les soirs, sans apprêt,
Viendra s'asseoir ici, sa tâche terminée,
Et, pour sanctifier la fin de la journée,
Rêver le Juste, aimer le Beau, dire le Vrai.



Est-ce tout? — Non. Parfois le poète est l'apôtre!
Amis, cette Maison que vous voyez n'est rien.
Entrez. Si vous l'aimez et vous y trouvez bien,
Revenez, — revenez pour en bâtir une autre!

Une autre dont le front comme une aurore point,
Et dont celle-ci n'est que la vague figure,
Une autre qui n'aura ni forme ni mesure,
Et qu'en la bâtissant, nos yeux ne verront point ;

L'idéale Maison toujours inachevée,
Moins réelle peut-être et plus vraie à la fois,
Que dans l'azur d'Hellas Platon vit autrefois,
Qu'hier Hugo dans nos nuages a rêvée ;

La Maison de demain, la sereine Maison,
Où l'humanité triste enfin aura la joie,
Et dont à peine, au bas des cieux qu'un brouillard noie,
Le faîte vaguement paraît à l'horizon.

Cette Maison, comment la bâtir? — O prodige!
Plus de pierres, de fer, de mortier, travailleurs!
— Par l'Esprit!... J'entends bien ricaner les railleurs :
« Par l'Esprit impuissant! » — Invincible, vous dis-je!



Bâtissons la Maison du Peuple, et n'épargnons
Ni temps ni peine; amis, graves, mais non pas tristes,
Tous ensemble, ouvriers, rêveurs, penseurs, artistes,
Bâtissons la Maison du Peuple, compagnons!

Bâtissons la Maison du Peuple à coups d'idées!
Et qu'on les voie, en haut, en bas, toujours, encor,
Descendre et remonter, ainsi que des seaux d'or,
Pleines de vérités neuves, sitôt vidées!

Bâtissons la Maison du Peuple en équité !
Ayons la loi pour fil et le droit pour équerre ;
Choisissons la Raison comme première pierre,
Pour que les fondements durent l'éternité !

Bâtissons la Maison du Peuple avec du rêve !
Nous, poètes, rythmons le travail de nos chants ;
Qu'au fronton l'Art ressemble à ce bouquet des champs
Qu'on plante en haut du toit, quand la maison s'achève !

Bâtissons la Maison du Peuple sur l'amour,
Sur l'amour vigoureux qui sait haïr la haine !
Travaillons, et mourons, s'il le faut, à la peine,
Et nos fils après nous, et leurs fils, — jusqu'au jour,

Jusqu'au jour, entrevu dans un lointain mystère,
Mais qui viendra, — celui qui le nie en est sûr ! —
Jusqu'au jour où, joyeux, sous le toit de l'azur,
Le Peuple pour Maison aura toute la Terre,

La Terre, à tout jamais libre sous le ciel bleu,
Où s'étreindront ceux-là qui se tuaient naguère,
La Terre sans faux dieux, sans pauvres et sans guerre,
Maison du Peuple immense et seul Temple de Dieu !

9 Octobre 1899.

TABLE

TRISTESSES :

PASSÉ :

VEILLÉE :

AUTOMNES :

MÉDITATION :

ΕΙΔΥΛΛΙΑ :

VOIX DANS LA NUIT :

FRISSONS :

AUTOMNES :

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 21496-10-99. — (Encre Lorilleux)

